

ABONNEMENTS

LYON

Un an. 7 fr.
Six mois. 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an. 9 fr.
Six mois. 5 »

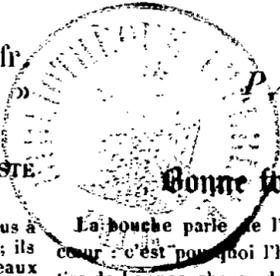
ÉTRANGER

SELON LES DROITS DE POSTE.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES



Bonne foi.
La bouche parle de l'abondance du cœur. C'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur ; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

Sagesse.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.

(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16)

Charité.

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

(I. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 1.)

AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la VÉRITÉ n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

DÉFENSE DU SPIRITISME

CONTRE SES DÉTRACTEURS.

(TROISIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

Le bruit se faisait entendre dans le lit, hors du lit, et à une distance assez considérable du lieu où la jeune personne reposait. Remarquable par sa régularité et son éclat, ce bruit l'accompagnait partout. En appliquant l'oreille sur la jambe, sur le pied ou sur la malléole, on distinguait un choc incommode qui gagnait toute la largeur du trajet parcouru par le muscle, absolument comme un coup qui s'est transmis d'une extrémité d'une poutre à l'autre. Le bruit ressemblait quelquefois à un frottement, à un grattement, et cela lorsque les contractions offraient moins d'intensité. Ces mêmes phénomènes se sont toujours reproduits, que la malade fût debout, assise ou couchée, quelle que fût l'heure du jour ou de la nuit où nous l'ayons examinée. Si nous étudions le mécanisme des battements produits, et si, pour plus de clarté, nous décomposons chaque battement en deux temps, nous verrons que, dans le premier temps, le tendon du court péronier latéral se déplace, en sortant de la gouttière, et nécessairement en soulevant le long péronier latéral et la peau ; que, dans le deuxième temps, le phénomène de contraction étant accompli, son tendon se relâche, se replace dans la gouttière, et produit, en frappant contre celui-ci, le bruit sec et sonore dont nous avons parlé. Il se renouvelait, pour ainsi dire, à chaque seconde, et chaque fois le petit orteil éprouvait une secousse et la peau qui recouvre le cinquième métatarsien était soulevée par le tendon. Il cessait lorsque le pied était fortement étendu. Il cessait encore lorsqu'une pression était exercée sur le muscle ou la gaine des péroniers. Dans ces dernières années, les journaux français et étrangers ont beaucoup parlé de bruits semblables à des coups de marteau, tantôt se succédant régulièrement, tantôt affectant un rythme particulier, qui se produisaient autour de certaines personnes couchées dans leur lit. Les charlatans se sont emparés de ces phénomènes singuliers, dont la réalité est d'ailleurs attestée par des témoins dignes de foi. Ils ont essayé de les rapporter à l'intervention d'une cause surnaturelle, et s'en sont servis pour exploiter la crédulité publique. L'observation de mademoiselle

X... montre comment, sous l'influence de la contraction musculaire, les tendons déplacés peuvent, au moment où ils retombent dans leurs gouttières osseuses, produire des battements qui, pour certaines personnes, annoncent la présence d'Esprits frappeurs. En s'exerçant, tout homme peut acquérir la faculté de produire à volonté de semblables déplacements des tendons et des battements secs, qui sont entendus à distance. Repoussant toute idée d'intervention surnaturelle et remarquant que ces battements et ces bruits étranges se passaient toujours au pied du lit des individus agités par les Esprits, M. Schiff s'est demandé si le siège de ces bruits n'était pas en eux plutôt que hors d'eux. Ses connaissances anatomiques lui ont donné à penser qu'il pouvait bien être à la jambe, dans la région péronière, où se trouvent placés une surface osseuse, des tendons et une coulisse commune. Cette manière de voir étant bien arrêtée dans son esprit, il a fait des expériences et des essais sur lui-même, qui ne lui ont pas permis de douter que le bruit n'eût son siège derrière la malléole externe et dans la coulisse des tendons des péroniers. Bientôt M. Schiff a été à même d'exécuter des bruits volontaires, réguliers, harmonieux, et a pu, devant un grand nombre de personnes (une cinquantaine d'auditeurs), imiter les prodiges des Esprits frappeurs avec ou sans chaussure, debout ou couché. M. Schiff établit que tous ces bruits ont pour origine le tendon du long péronier, lorsqu'il passe dans la gouttière péronière, et il ajoute qu'ils coexistent avec un amincissement ou l'absence de la gaine commune au long et au court péronier. Quant à nous, admettant l'abord que tous ces battements sont produits par la chute d'un tendon contre la surface osseuse péronière, nous pensons cependant qu'il n'est pas besoin d'une anomalie de la gaine pour s'en rendre compte. Il suffit de la contraction du muscle, du déplacement du tendon et de son retour dans la gouttière pour que le bruit ait lieu. De plus, le court péronier seul est l'agent du bruit en question. En effet, il affecte une direction plus droite que le long péronier, qui subit plusieurs déviations dans son trajet ; il est profondément situé dans la gouttière ; il recouvre tout à fait la partie osseuse, d'où il est naturel de conclure que le bruit est produit par le choc de ce tendon sur les parties solides de la gouttière ; il présente des fibres musculaires jusqu'à l'entrée du tendon dans la gouttière commune, tandis que c'est tout le contraire pour le long péronier. Le bruit est variable dans son intensité, et l'on peut en effet y distinguer diverses nuances. C'est ainsi que.

depuis le bruit éclatant et qui se distingue au loin, on retrouve des variétés de bruit, de frottement, de scie, etc. Nous avons successivement, par la méthode sous-cutanée, incisé en travers le corps du court péronier latéral droit et le corps du même muscle du côté gauche chez notre malade, et nous avons maintenu les membres dans l'immobilité à l'aide d'un appareil. La réunion s'est faite et les fonctions des deux membres ont été recouvrées sans aucune trace de cette singulière et rare affection.

M. VELPEAU. — Les bruits dont M. Jobert vient de traiter dans son intéressante notice me semblent se rattacher à une question assez vaste. On observe, en effet, de ces bruits dans une foule de régions. La hanche, l'épaule, le côté interne du pied en deviennent assez souvent le siège. J'ai vu, entre autres, une dame qui, à l'aide de certains mouvements de rotation de la cuisse, produisait ainsi une sorte de musique assez manifeste pour être entendue d'un côté à l'autre du salon. Le tendon de la longue portion du biceps brachial en engendre facilement en sortant de sa coulisse, quand les brides fibreuses qui le retiennent naturellement viennent à se relâcher ou à se rompre. Il en est de même du jambier postérieur ou du fléchisseur du gros orteil, derrière la malléole interne. De tels bruits s'expliquent, ainsi que M. Schiff et Jobert l'ont bien compris, par les frottements et les soubresauts des tendons dans les rainures ou contre des bords à surfaces synoviales. Ils sont, par conséquent, possibles dans une infinité de régions ou au voisinage d'une foule d'organes. Tantôt clairs ou éclatants, tantôt sourds ou obscurs, parfois humides et d'autres fois secs, ils varient d'ailleurs extrêmement d'intensité. Espérons que l'exemple donné à ce sujet par MM. Schiff et Jobert portera les physiologistes à s'occuper sérieusement de ces divers bruits, et qu'ils donneront un jour l'explication rationnelle de phénomènes incompris ou attribués jusqu'ici à des causes occultes et surnaturelles.

M. Jules Cloquet, à l'appui des observations de M. Velpeau sur les bruits anormaux que les tendons peuvent produire dans diverses régions du corps, cite l'exemple d'une jeune fille de seize à dix-huit ans, qui lui fut présentée à l'hôpital Saint-Louis, à une époque où MM. Velpeau et Jobert étaient attachés à ce même établissement. Le père de cette jeune personne, qui s'intitulait père d'un phénomène, espèce de saltimbanque, comptait tirer profit de son enfant pour la livrer à une exhibition publique; il annonça que sa fille avait dans le ventre un mouvement de pendule. Cette fille était parfaitement conformée. Par un léger mouvement de rotation dans la région lombaire de la colonne vertébrale, elle produisait des craquements très-forts, plus ou moins réguliers, suivant le rythme des légers mouvements qu'elle imprimait à la partie inférieure de son torse. Ces bruits anormaux pouvaient s'entendre très-distinctement à plus de vingt-cinq pieds de distance, et ressemblaient au bruit d'un vieux tournebroche; ils étaient suspendus à la volonté de la jeune fille, et paraissaient avoir leur siège dans les muscles de la région lombo-dorsale de la colonne vertébrale.

Le journal *le Messager*, de Paris, complète les détails qu'on vient de lire en ajoutant dans l'article que nous citons plus haut :

PHILALÈTHES.

(La suite au prochain numéro.)

NÉOPLATONISME

L'EMPEREUR JULIEN (Suite. — Voir le dernier numéro.)

Julien cacha son visage, ne pouvant soutenir l'éclat de ce spectacle, mais Minerve l'appela par trois fois de son nom : Julien, Julien, Julien ! Il releva la tête, et il vit que ses yeux s'étaient habitués à l'éclat surhumain. Il regardait avec assurance les yeux du soleil, qui était venu se placer aux pieds de Jupiter, et tous les dieux, dont le visage était bienveillant. Une volupté infinie l'enveloppait ; avec la lumière visible, la lumière invisible pénétrait et traversait son âme. Il se sentait un autre homme ; le Verbe, qui se mouvait en lui, l'élevait au-dessus des apparences et des misères. Il sortait vivement du songe de la vie terrestre ; son âme encore troublée, encore préoccupée des intérêts vulgaires, courait d'un irrésistible élan vers la paix, vers la sérénité divine ; il la voyait devant lui, il souffrait de ne la pouvoir atteindre. Mais cette souffrance était pleine de charme et supérieure à toutes les joies d'ici-bas. Saisi d'un saint enthousiasme, il s'écria, comme un nouveau Scipion :

— O dieux ! puissé-je ainsi rester devant vous, toujours ! car la vie terrestre serait insupportable à celui qui a contemplé un seul instant votre visage, et il s'en délivrerait avec l'épée.

La Vierge sainte, fixant sur lui ses prunelles claires, lui dit :

— Il faudra, Julien, que tu retournes au poste où nous t'avons placé. Sache qu'il n'y a pas dans le ciel, dans l'assemblée des dieux supérieurs, un être aussi grand que l'homme qui agit sur la terre, qui y lutte les yeux fixés sur le parfait, que celui qui sacrifie tout à la justice, même ce qu'un grand cœur a de plus cher, *la gloire et l'estime des temps futurs*. Tu es dans un lieu d'où l'erreur est bannie ; tu as devant toi le centre d'où émane la lumière, la fontaine d'où jaillit la vérité, abreuve-toi et parle.

Julien leva fièrement la tête, il regarda le soleil en face, et aussitôt une force irrésistible fit sortir de ses lèvres les paroles qu'il n'avait pu jusqu'alors que balbutier :

O homme ! connais ta grandeur, le démon qui est en toi est d'essence divine. Comme Jupiter, ton être est éternel, il est aussi nécessaire à l'ordre immuable que le grand Jupiter. O homme ! intermédiaire entre la pensée et la vie, ne te plains pas de ton rôle, tu n'as dans le monde que des égaux ; pour ne plus souffrir, il te suffit de mépriser la souffrance ; pour être l'égal de Jupiter, il te suffit d'exécuter ses ordres. Alors Jupiter parla à son tour. Sa voix était forte ; car c'est la voix qu'entendent ceux qui prêtent l'oreille d'un bout à l'autre de l'univers. Mais sa voix était douce, car elle est l'harmonie même et l'accord des notes célestes, et elle se confondait avec le chœur des dieux. — Julien ! souviens-toi que tu portes le nom d'Aurèle, un nom cher aux dieux ; qu'il signifie courage indomptable, vertu rigide, mépris de la vaine gloire, piété et soumission. Les dieux t'ont choisi pour relever leurs autels, que tardes-tu à accepter la mission que nous t'avons confiée ? L'Empire est sous ta main, pourquoi ne le prends-tu pas ? que tardes-tu ? Les imposteurs et les athées couvrent l'Empire ; ils versent partout le poison de l'iniquité. Ils excitent les peuples, les nations, brisent nos images et souillent les sanctuaires vénérés où, depuis l'origine des temps, nous inspirons les hommes. Si tu peux empêcher ces infamies, pourquoi les souffres-tu ? Si tu peux tirer les peuples de leur aveuglement, si tu peux guérir leurs ulcères, pourquoi ne les ramènes-tu pas à la lumière et à la santé ? Tu as l'épée ; que cette épée soit l'épée de justice, espoir des bons, inexorable au méchant et à l'impie. Tu as la parole ; quelle soit la parole de persuasion, et que les villes fassent silence pour écouter les dieux qui t'inspirent. Tu sais la morale ; que tes mœurs soient données en exemple à tes ennemis. Voilà ce qui plaît aux dieux, voilà ce qu'ils espèrent de toi. Mais sache que nous t'avons choisi parce que nous t'avons cru fort ; sache qu'une fois

la lutte entamée, tu la continueras sans repos ni trêve, haletant, jusqu'à la mort : sache que les Galiléens fainéants et les hommes de mauvaise vie tourneront en dérision ta piété, ta vie laborieuse, ton éloignement pour les plaisirs. Ils noirciront ta chasteté par leurs propres crimes, ils seront enhardis chaque jour par ta modération et ta justice. Il sera beau, jeune Aurèle, de marcher dans la voie d'un pas égal, sans que la colère et la vengeance le hâtent, sans que le découragement le ralentisse. Cette tâche est belle, qu'importe le reste ? Abandonne-toi à la volonté des dieux. Le sage meurt le sourire sur les lèvres, et Jupiter le reçoit dans son sein.

A peine le dieu avait cessé de parler, que la vision céleste disparut. Julien fut rejeté violemment dans les espaces sublunaires. La voûte du ciel lui sembla la voûte d'un tombeau, éclairée par des lampes fumeuses. Une aurore sanglante se levait à l'horizon. Il sentit une aile de feu lui fouetter le visage, il reconnut le génie qui lui était apparu la veille. Sa forme était immense, et son visage désolé.

— O dieux ! s'écria le génie, vous parlez de la destinée du juste, et moi, et moi ? et le destin de l'empire ?

Aucune voix ne répondit ; le génie répéta : « Et le salut de l'Empire ? » Il ne trouva point d'écho et disparut en gémissant.

Julien se retrouva dans sa cellule ; le jour venait en effet de paraître. Le palais tremblait sur ses fondements ; il entendit des vociférations effroyables, mêlées à des coups de béliers et de bûche. Ses serviteurs tremblants, qui le cherchaient de tous côtés, l'appelaient d'une voix plaintive ; les soldats enfonçaient les portes extérieures. Pendant la nuit, un décurion du palais s'était mis à parcourir les quartiers des Celtes et des Pétulants, en criant à tue-tête qu'un horrible forfait venait d'être commis. A l'entendre, le nouvel Auguste venait d'être assassiné par ses domestiques. Telle était la cause du tumulte. Julien se revêtit immédiatement du grand costume des Augustes ; il ordonna à ses officiers de se tenir autour de lui, revêtus de leurs insignes, puis il fit ouvrir la porte principale au moment où elle allait céder sous les efforts des mutins. Dès que les soldats l'aperçurent, ils se jetèrent à ses pieds ; ils baisaient ses mains et sa robe avec mille démonstrations d'enthousiasme et de dévouement. Autant il avait paru, la veille, hésitant et embarrassé, autant il paraissait maintenant ferme et décidé ; il calma en peu de mots leur fureur et les rappela impérieusement à la discipline. Il avait conservé dans toute sa personne comme un reflet de la céleste lumière ; il se présentait aux troupes avec l'autorité et la majesté d'un Dieu. Il venait en un instant de faire les réflexions qui guidèrent dès-lors toute sa vie publique.

— Il allait combattre pour le triomphe de l'hellénisme et le salut de la patrie ; deux questions qui pour lui n'en formaient qu'une seule, car il ne concevait pas comment les Galiléens, qui rangeaient parmi les Esprits du mal les dieux qui avaient assuré les conquêtes des Romains, pouvaient s'intéresser à l'unité de l'Empire et à la civilisation que les Romains avaient fondée. Le succès couronnerait-il son œuvre ? Les dieux avaient refusé de le dire ; mais il savait que ce n'était pas toujours à ceux qu'ils aimaient le plus qu'ils dévoilaient l'avenir. Il devait exécuter leurs ordres en acceptant leur silence ; quand il s'embarquerait dans quelque entreprise, il ne consulterait point les astres, ni les sorts, ni les entrailles, ou du moins il ne tiendrait point compte des mauvais présages, continuant, malgré tout, à faire ce qui serait convenable. Sans doute il n'était destiné qu'à donner au monde un grand exemple qui assurerait dans l'avenir les succès de la bonne cause. Alors, mêlé aux astres immortels, vivant dans les sphères de l'inaltérable, il jouirait du bonheur d'entendre le sage invoquer son nom, de voir ses prévisions se justifier et ses réformes porter leurs fruits.

Il se considéra dès-lors comme Auguste et comme souverain pontife de par les dieux immortels. Constance ayant refusé de le reconnaître, il ne garda plus aucun ménagement. Il se sentait poussé par les dieux. Un ange lui était apparu et lui avait prédit la mort de Constance pour le jour où Saturne dépasserait le

vingt-cinquième degré de la Vierge.

Constance mourut en effet ce jour-là (3 novembre 361) ; tout l'Empire se soumit aussitôt.

A.-P.

(La suite au prochain numéro.)

LE TOMBEAU DE SAINT-JEAN.

V.

(Voir le numéro 20.)

En ce temps-là, Jésus parcourut avec la rapidité de l'esprit toutes les contrées de la terre.

Toutes étaient tristes et attendaient. Et partout le Christ était seul encore, comme au jardin des Oliviers.

Il entra comme un pauvre pèlerin dans la basilique de Saint-Pierre où personne ne le reconnut, il s'approcha du tombeau des apôtres, pour voir si leurs reliques étaient mûres pour la résurrection ; mais les cendres des saints étaient froides et ils continuèrent à dormir leur sommeil.

Or, il est un de ces apôtres qui, selon la tradition, n'a jamais dû mourir : celui que la peinture symbolique nous représente toujours jeune, et qui a un aigle pour emblème, c'est celui qu'on appelle l'Apôtre de la charité et le disciple de l'amour.

C'est celui-là, disaient les légendes des premiers siècles, qui doit se réveiller à la fin des temps, pour sauver le monde, en y rallumant le feu sacré de la charité fraternelle.

Et, en effet, disent les mêmes légendes, ses restes n'ont pas été retrouvés : les fidèles d'Éphèse ont cru l'ensevelir et le garder parmi eux, mais les anges sont venus et ont caché l'apôtre endormi dans les solitudes de Pathmos.

Jésus donc se transporta dans l'île de Pathmos, qui semble épouvantée encore du bruit des sept tonnerres ; et il s'approcha de la grotte où dormait son disciple fidèle.

A l'entrée du tombeau, une forme céleste était assise immobile ; c'était comme une femme couverte d'un long manteau azuré qui lui couvrait la tête et l'enveloppait tout entière en retombant autour d'elle en larges plis.

Ses mains pâles et un peu allongées étaient jointes avec ferveur, et ses yeux pleins d'une tristesse résignée et d'une espérance infinie étaient fixés sur le tombeau.

Jésus s'approcha d'elle et lui dit : — Ma mère, est-ce vous ? Vous saviez sans doute que je devais venir ici ?

— Je le savais, mon fils, répondit Marie ; car celui qui repose ici, vous l'avez tendrement aimé ; et lorsque vous alliez mourir, vous m'avez confiée à lui en lui disant : « Voici ta mère. »

Maintenant, pour que je puisse revenir sur la terre en la personne des femmes qui comprendront ce que c'est que d'être mère, il faut que le disciple de l'amour revive pour me protéger. Car je dois, ô mon fils, en la personne de toutes les femmes d'intelligence et d'amour, vous mettre au monde une seconde fois.

— Ma mère, reprit Jésus, souvenez-vous de ce que l'ange dit aux femmes qui me cherchaient dans un sépulcre :

« Pourquoi cherchez-vous un vivant parmi les morts ? il est ressuscité, il n'est plus ici. »

— Vous savez que le prophète Élie, selon les traditions des Juifs, devait revenir sur la terre pour me préparer les voies. La forme d'Élie s'était transfigurée et son esprit est revenu en la personne de Jean-Baptiste.

Ainsi, je vous dis en vérité que vous vivez maintenant sur la terre en la personne de toutes les femmes qui sentent tressaillir dans leur sein l'espérance de l'avenir. C'est pourquoi, ô ma mère, vous apparaissez aujourd'hui pour la dernière fois sous votre figure symbolique.

Jean, mon disciple bien-aimé, a légué son esprit à tous les hommes pleins de foi et d'amour qui veulent bâtir la nouvelle Jérusalem, la cité sainte de l'harmonie, et je vous dis en vérité que ceux-là savent honorer leur mère, et qu'ils sont dignes d'être appelés les fils de la femme.

Car ils soumettent leur cœur aux inspirations de votre cœur, eux qui veulent partager le travail à tous les enfants de la grande famille selon les attraits et les aptitudes de chacun, afin que tous composent ensemble le miel de la ruche humaine qui servira ensuite à la nourriture de tous.

Ils savent ce que c'est que la femme, ceux qui veulent affranchir son amour de toute servitude, afin qu'il ne se prostitue jamais et que la source des générations soit pure.

Levez-vous donc et venez, ô ma mère ; venez sur le Calvaire, assister à mon dernier triomphe symbolique, puis nous revivrons dans l'humanité tout entière. Toutes les femmes seront vous, et tous les hommes seront moi, nous deux nous ne ferons qu'un.

Et le Christ, soulevant sa mère et la portant dans ses bras comme elle l'avait porté tant de fois lorsqu'il était petit enfant, quitta l'île de Pathmos, et marchant sur les flots de la mer, il s'en alla vers les rivages de la Palestine.

En ce moment le soleil se levait et faisait resplendir toute la surface des eaux, et les deux formes célestes glissaient sans jeter d'ombre et sans laisser de trace, comme un couple d'oiseaux merveilleux, ou comme une nuée légère, teinte des couleurs de l'aurore, et nuancée des reflets de l'arc-en-ciel.

(Extrait de la *Science des Esprits* — Epilogue — par E. LÉVI.)
(Sera continué.)

VARIÉTÉS

Théodula ou l'extatique de 1833.

Théodula, la comtesse de Aldibar sa tante, et Juliani, arrivèrent à Bruxelles à l'époque où le monde fashionable de toute l'Europe semblait s'y être donné rendez-vous (je place ici cette anecdote, parce que j'en puis garantir la vérité; toutefois je dois prévenir le lecteur que, par des motifs particuliers, j'ai déguisé les noms des personnes qui y figurent). Les fêtes de septembre commençaient déjà, et Juliani ainsi que la comtesse espéraient que Théodula y trouverait des distractions capables de dissiper le sentiment de nostalgie qui l'affectait si cruellement.

— Allons, ma nièce, dit madame de Aldibar à Théodula, mettez-vous à votre toilette; nous monterons en voiture dans deux heures. — Pardon, chère tante, répondit la jeune fille, je serais désolée de vous contrarier le moins du monde; mais si vous le permettez, je resterai à l'hôtel, car j'ai un mal de tête accablant, et je craindrais qu'il augmentât encore si j'allais au milieu du bruit.

— Mademoiselle, dit Juliani, nous retarderons notre sortie pour ne pas aller sans vous. Ce retard sera de si peu, que madame la comtesse qui vous aime sincèrement n'en sera sans doute nullement contrariée. Vous savez que le magnétisme vous est favorable, et que par son application j'ai eu souvent le bonheur de rétablir votre santé; permettez-moi donc de tenter, par son moyen, une guérison que je crois devoir être certaine. La comtesse approuva Juliani; Théodula se soumit.

L'opération fut prompte: en moins de deux minutes les yeux de la patiente se fermèrent, sa tête balança doucement sur ses épaules, s'inclina en avant, se redressa, puis tomba mollement en arrière sur le dossier de la dormeuse; l'état magnétique était complet.

Quel doux repos que celui que goûtait à présent Théodula, quelle expression de bonheur avait pris sa figure, à quel gracieux abandon elle était livrée tout entière! Ah! si les anges dorment quelquefois, le sommeil de Théodula devait ressembler au sommeil des anges!

Un quart d'heure s'était à peine écoulé lorsque Théodula eut un songe mensambulique; elle rêva de sa mère qui était demeurée en Castille: — Ma mère, dit-elle, ma mère, venez près de

nous, quittez l'Espagne, hâtez-vous: dans un mois Ferdinand aura cessé de vivre, et alors, notre malheureuse patrie deviendra encore le théâtre d'une guerre civile d'autant plus cruelle que les Espagnols sont déjà aigris par l'adversité. Oh! partez, partez, c'est votre enfant qui vous en supplie! » Puis, relevant un peu sa belle tête: — Comtesse de Aldibar, s'écria-t-elle d'une voix mêlée de terreur et de larmes, chère tante, vous à qui ma mère m'a confiée, écrivez à votre sœur qu'elle presse sa fuite, c'est sa Théodula qu'elle aime qui la conjure à genoux d'abandonner la terre natale!

Le songe cessa, le sommeil redevint calme. Cependant la comtesse avait été vivement émue, et l'altération subite de ses traits prouvait que l'impression qu'elle venait de recevoir de la prédiction de sa nièce avait fait naître en elle un sentiment de crainte qu'il ne lui était plus permis d'effacer de son esprit.

Après quelques instants d'un sommeil réparateur, Théodula parut s'inquiéter; des spasmes se manifestèrent, un sentiment de douleur se peignit sur tous ses traits.

— Souffrez-vous, mademoiselle? dit Juliani. — Non, répondit-elle; je ne souffre point comme vous pourriez le comprendre. Je ne ressens réellement aucune douleur; ce que j'éprouve, c'est quelque chose de vague, d'inexplicable; c'est un mélange de douceur et d'amertume, de liberté et de crainte, de confiance et d'anxiété, d'amour et d'indifférence; mais tout cela se présente à moi d'une manière si neuve, si étrange, qu'il ne m'est point possible d'en donner aux autres la plus légère idée. Tenez, continua-t-elle, vous, Juliani, je vous connais depuis bien peu de temps, eh bien! il me semble, parfois, qu'il y a des siècles que votre vie est liée à la mienne. Dans ces moments-là je me figure que nous ne pourrions nous séparer désormais sans que mon existence fut brisée, car je vous aime plus qu'un frère, qu'un amour! mais cet amour que j'ai pour vous n'est point une passion égoïste et désordonnée qui corrompt le cœur en égarant la pensée; oh! non, c'est une estime profonde, c'est un sentiment religieux et sublime qui porte à l'abnégation de soi-même; qui, dégagé de toute idée de corporéité, est pur comme l'encens qui monte vers l'Eternel, comme les célestes concerts des anges, comme le feu créateur qui régit les mondes! et pourtant, je sais que le jour de notre séparation est peu éloigné; je sais que vous devez vous rendre en Allemagne, où je n'irai certes jamais; je sais que cette séparation sera pour toute notre vie dans ce monde, je sais tout cela, et je n'en suis point affligée! Et ce serait vainement que vous chercheriez à me dissuader; car ma persuasion à moi est au moins aussi forte, aussi inébranlable que vos convictions les plus intimes. Ne cherchez pas non plus à résister au penchant qui vous entraîne, vos efforts seraient nuls: L'homme qui, comme vous, poursuit la réalisation d'une idée de progrès qu'il s'est formulée avec soin, ne recule plus devant aucun sacrifice possible: honneurs, richesses, repos, voluptés ne lui inspirent qu'indifférence. Imbu de son sujet, il en poursuit la propagation avec toute la vertu dont il est capable, et quoi que l'on puisse faire pour l'en détourner, l'amour de sa pensée l'emporte; l'avenir seul occupe son esprit. Il devient nécessairement l'apôtre de la doctrine qu'il a reconnue; il est lié au principe de cette doctrine, et quels que soient ses efforts désormais pour s'en séparer, il ne saurait y parvenir. C'est qu'il est une puissance souveraine qui commande à la volonté humaine et à laquelle celle-ci ne peut rien opposer. Dès lors, l'homme cesse de s'appartenir; il est l'instrument obligé de cette puissance suprême; et, chose bizarre, il se complait dans son esclavage, il caresse même avec bonheur les fers dont il est enchaîné; car leur poids est léger, et n'a rien de honteux!

(Extrait du *Magnétisme animal*, par J.-A. RICARD.)

(La fin au prochain numéro.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.